



BRILL

Review: [untitled]

Author(s): P. Pelliot

Source: *T'oung Pao*, Second Series, Vol. 25, No. 5 (1928), pp. 452-457

Published by: [BRILL](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/4526872>

Accessed: 20/02/2011 08:32

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of JSTOR's Terms and Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>. JSTOR's Terms and Conditions of Use provides, in part, that unless you have obtained prior permission, you may not download an entire issue of a journal or multiple copies of articles, and you may use content in the JSTOR archive only for your personal, non-commercial use.

Please contact the publisher regarding any further use of this work. Publisher contact information may be obtained at <http://www.jstor.org/action/showPublisher?publisherCode=bap>.

Each copy of any part of a JSTOR transmission must contain the same copyright notice that appears on the screen or printed page of such transmission.

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



BRILL is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *T'oung Pao*.

<http://www.jstor.org>

c'est aller trop loin que de l'affirmer, car il faut faire la part des éléments „tokhariens”. Les Mongols de Karašahr ne sont pas musulmans, mais lamaïstes. En dehors de Grenard et de moi, les Abdal ont été étudiés par von Le Coq.

P. 265: Lire „Qomoul” (non „Qoumoul”). Le nom de la „Porte du Jade” est un nom du temps des Han, qui ne répond plus à aucune „passe” réelle. L'indication des routes de caravanes „vers la Chine” est confuse, pour ne pas dire plus. Pourquoi vouloir que la „vieille route de la soie” ait toujours passé au Nord des Monts Célestes?

P. 266: L'histoire de la tombe de Sin-houa aurait besoin de cautions nouvelles.

P. 267: Lire „Koumboum”. La prononciation locale pour le nom des tombeaux est *gumbāz*, non „*koumbe*”. P. Pelliot.

10.000 Chinese-Japanese Characters, par J. L. PIERSON, Jnr., Leyde, E. J. Brill, 1926, in-4, XII + VIII + 746 pages + 2 ffch. ajoutés („Apology” et „Errata”).

Nous ne manquons pas de dictionnaires sino-japonais à l'usage des Européens et qui permettaient de trouver rapidement les prononciations japonaises des caractères chinois, tels ceux de Lay, de Bourgois, de Jones-Peeke, de Rose-Innes, de Rozenberg, mais aucun n'avait l'ampleur que M. J. L. PIERSON a donnée au sien; la disposition typographique, la multiplicité des renvois en rendent le maniement facile; on peut seulement se demander s'il valait de perdre les nombreux cadres presque vides qui sont attribués à chaque *cross-reference* et qu'un arrangement en colonnes, plus souple, eût permis d'économiser.

M. P. donne les caractères dans l'ordre des 214 clefs, puis, pour chaque caractère (quand ce n'est pas un caractère frappé au Japon), la prononciation chinoise d'après le dictionnaire de Giles,

ensuite les prononciations sino-japonaises dites *kan-on* et *go-on*, les prononciations japonaises fondamentales (*kun*), les explications japonaises (*imi*), enfin quelques exemples de composés (mais en indiquant la prononciation de chacun des éléments, sans tenir compte des modifications euphoniques).

En règle générale, on peut dire que tous les caractères usuels — et même beaucoup qui ne le sont guère — se trouvent dans le dictionnaire de M. P. Le feuillet d'*Errata* répare l'omission accidentelle du caractère courant 巨 *kyo*; quelques autres lacunes apparaîtront vraisemblablement à l'épreuve; c'est ainsi que je ne trouve pas le caractère 隲 ou 隲 *shitsu* (*jitsu*) que donnent les dictionnaires de Brinkley, de Lemaréchal, etc., pour l'expression bien connu 陰隲 *inshitsu*, et qui entre par exemple dans le nom de notre confrère M. 桑原隲藏 *Kuwabara Jitsuzō*.

Pour nombre de caractères chinois, M. P. n'indique pas de prononciation chinoise, parce que ce sont là des caractères qui manquent au dictionnaire de Giles; il eût été cependant facile d'y suppléer au moyen des dictionnaires purement chinois (en particulier au moyen du *K'ang hi tseu tien*, où il ne faudrait pas toutefois voir une œuvre personnelle de l'empereur K'ang-hi, comme M. P. donne l'impression de le croire p. VII)¹). Quant aux explications „étymologiques” des caractères chinois, que M. P. ne cite heureusement que pour les clefs, elles sont traditionnelles, mais si largement fantaisistes que mieux vaudrait, à mon sens, y renoncer provisoirement²).

1) Au point de vue chinois, il n'y a aucune raison non plus pour ne faire commencer la dynastie des T'ang qu'en 620 au lieu de 618, ni pour prolonger les Ming jusqu'en 1678 au lieu de 1644 (p. ix). En outre le *tō-in*, tardivement introduit au Japon, représente la prononciation chinoise de la Chine du Nord non pas à partir des T'ang, mais seulement après la chute des T'ang et même à une époque sensiblement plus basse; le Chinois du Nord, sous les T'ang, est encore du moyen chinois: le Tō-in est du chinois moderne.

2) Voici un exemple. M. P., à la suite d'ailleurs du P. Wiegner et de M. Karlgren,

L'examen détaillé du dictionnaire de M. P. soulève un très grand nombre de problèmes, qu'on ne pourrait discuter utilement qu'en remontant aux sources où il a puisé. Malheureusement, si je dispose de ses sources européennes (au nombre desquelles on est un peu surpris de ne pas voir figurer la partie publiée du *Thesaurus japonicus* de Lange), il me manque le grand dictionnaire de Ueda (*Daijiten*); le *Kanwa Daijiten* de Hattori n'est pas toujours suffisant pour y voir clair. Je me bornerai donc à quelques remarques de détail, qui sont celles d'un sinologue que le Japon intéresse, mais non d'un japonisant professionnel.

P. 2: „bhi-ksu-ni”; lire *bhikṣuṇī*. Les quelques mots sanscrits du dictionnaire ne sont pas très corrects; ainsi, p. 672, lire *Māra*; p. 627, *arghya*, *jātaka*; p. 629, deux fois, *Amitābha*, etc.

P. 4: 井 ne se lit „ching” (pour nous *tsing*) en chinois que lorsqu'il est la forme archaïque (mais pas „incorrecte”) de 井 „ching” (*tsing*), „puits”; en tant que signifiant „bruit d'un objet qui tombe dans un puits”, il se lit *tan*, tout comme en *kan-on*.

P. 110: Il faut indiquer *kao* comme prononciation chinoise de 睪 *kao*. Giles, qui avait donné à tort 睪丸 *yi-wan* au lieu de 睪丸 *kao-wan*, „testicules”, dans la première édition de son dictionnaire, a écrit 皋丸 *kao-wan* dans la seconde; mais cette correction partielle ne suffit pas; c'est bien 睪丸 *kao-wan* qui est la forme consacrée. De nombreuses confusions ont été commises d'ailleurs pour ces caractères par les Chinois eux-mêmes.

P. 254: Le découpage des caractères par moitié a produit quelques monstres au point de vue typographique; ici l'avant-dernier caractère (叔 *tch'a*) a un point de trop.

dît que 毋 *wou*, „ne pas” (prohibitif), est constitué par une femme placée derrière un barreau (qui l'arrête, d'où prohibition); mais je crois bien que 毋 *wou*, „ne pas”, est simplement un caractère dérivé où la phonétique est 母 *mou*, „mère”; la petite histoire de la femme enfermée tombe du même coup.

P. 261: Pour le caractère 梵, la prononciation *ō* que M. P. indique comme principale, et celle de *kyū* qu'il ajoute entre crochets répondent aux deux prononciations chinoises du mot. Il y a ainsi beaucoup de cas où des lectures japonaises en apparence aberrantes ont leur origine dans la prononciation chinoise elle-même. Il resterait d'ailleurs à savoir si, dans beaucoup de cas, les prononciations „rares” sont vraiment l'objet d'une tradition vivante au Japon ou si on ne les y détermine pas, de manière toute théorique et livresque, d'après les dictionnaires chinois et leurs adaptations japonaises.

P. 263: M. P. indique pour 梵 *fan* un prononciation *fū* en *kan-on*, *bu* en *go-on*, et ajoute seulement entre parenthèses, comme lectures subsidiaires, des prononciations *han* et *bon*. Mais le mot n'existe pratiquement, en Chine comme au Japon, qu'avec sa valeur bouddhique, comme transcription de *Brahmā*, et désignant par suite le sanscrit, etc.; les lectures chinoises autres que *fan* sont purement théoriques, et je crois bien qu'au Japon on ne connaît vraiment que *bon*. L'histoire de ce caractère serait d'ailleurs intéressante à faire. Dans la mesure où il a pu vraiment se prononcer *p'eng* et désigner le bruit du vent dans les arbres, il pourrait être abrégé d'un 𪛗 indiqué dans les gloses du *K'ang hi tseu tien*, mais non attesté; et en même temps, par sa double phonétique, il se reliait d'une part à 嵐 *lan* (**lām* < **bl*-?), d'autre part à 風 *fong* lui-même; et cf. tibétain *rluñ*, siamois *lòm*, „vent”. Quant à son emploi pour transcrire le nom de *Brahmā*, ce n'est peut-être pas un hasard si on a choisi un caractère formé de deux éléments, tous deux à finale en *-m*, mais l'un à initiale labiale sonore, l'autre à initiale liquide, et dont par suite la combinaison pouvait répondre graphiquement au groupe **bra(h)m* de *Brahmā*.

Pp. 267 et 269. Il est contradictoire d'indiquer p. 267 棕, lu *shu*, comme une autre orthographe de 櫻 qui, p. 269, est lu

seulement *sō* et *su*, et aussi de donner 棕櫚 *shu-ro* comme sino-japonais p. 267, mais 櫻櫚 *shuro* comme purement japonais p. 269. Le dictionnaire de Hattori indique les mêmes *kana sō* et *su* pour les deux caractères; *shuro* doit être un emprunt japonisé pour **su-ro*.

P. 269. Quand 榧 désigne le fruit du mûrier, il est pris pour 菴 et se lit alors en chinois non pas „*chen*” (*tchen*), mais „*shen*” (*chen*); c'est à ce second sens seul que se rapporte la lecture subsidiaire sino-japonaise *shin* de M. P., qu'on retrouve correctement ensuite p. 505.

P. 358. 瑠璃 *ch. lieou-li*, *jap. (go-on) ruri*, étymologiquement *vaidūrya*, est-il vraiment au Japon le nom du lapis-lazuli? Si oui, ce doit être là une application assez récente du terme, basée peut-être sur une fausse analogie phonétique. En tout cas, le dictionnaire de Hattori n'indique que les sens chinois anciens.

P. 409. Les lectures *rin* et *hin* de 稟 (稟) s'expliquent par la double prononciation chinoise *lin* et *pin* (*ping*).

P. 417. Le mot 站 se lit toujours *tan* en japonais. Mais, au sens de „relais postal”, le terme n'a pas dû venir au Japon avant l'époque mongole s'il est exact, comme je le crois, que le chinois *tchan* (**čam* sous les Mongols) est, dans ce sens, un emprunt au mongol *jam*, turec *yam*. Le dictionnaire de Hattori ne paraît pas enregistrer le mot.

P. 434. Est-ce que des formes 粘 et 黏 s'emploient vraiment au Japon pour 糊 *ko*, „coller”? Ce sont là des formes archaïques et qui ont l'inconvénient de prêter à des confusions avec 粘 et 黏 *den*, „coller”.

P. 497. M. P. n'est pas responsable de la lecture chinoise „*chan*” (*tchan*) pour 菑, qui est celle du dictionnaire de Giles; mais aussi bien les indications des dictionnaires chinois que les transcriptions de l'époque des T'ang et de l'époque mongole supposent „*shan*” (*chan* < *šam*).

Pp. 682 et 686. Comment explique-t-on que l'un des noms sino-japonais du perroquet, *ōmu*, soit un mélange de *kan-on* et de *go-on*? Un autre nom, *inko*, fait l'effet d'un *tō-in* tardif.

P. 737. Ne faut-il pas plutôt *itoko-me* pour 從姉妹?

P. Pelliot.
